



Elina Löwensohn par le photographe Christian

ALEXANDRINE DHAINAUT

INTERVIEW ELINA LÖWENSOHN

Inoubliable dans *Theory of Achievement*, *Simple Men* et *Amateur*, Elina Löwensohn est LE visage féminin des films de Hal Hartley. Elle parle de son ami de toujours, de sa direction d'acteurs et de l'influence qu'il a eue sur sa carrière, avec simplicité et finesse. Rencontre avec la délicieuse icône.

Quand et comment avez-vous rencontré Hal Hartley ?

On se connaît depuis tellement longtemps — il m'appelle même sa sœur — que je ne sais plus ! Ça devait être en 1991 ou 1992. Je travaillais avec un metteur en scène de théâtre qui était mon ancien professeur, Travis Preston, qui était aussi le professeur de Hal à l'université de Purchase lorsqu'il étudiait le cinéma quelques années auparavant. Travis y enseignait le jeu d'acteurs aux réalisateurs. Il m'a emmenée voir *Trust*. Je ne connaissais ni Hal, ni ses films, ni son parcours. Et par des circonstances qui ne sont pas liées au cinéma, j'ai rencontré Adrienne Shelly qui est devenue une de mes meilleures amies. Nos copains de l'époque — Bennett Miller, pour moi (qui a réalisé *Forrest Gump* et *Truman Capote*) et Dan Futterman qui est scénariste pour *Adèle H.* — étaient amis. De mon côté, je faisais des pièces de théâtre avec Travis, et Hal à cette époque était très copain avec une compagnie à New York qui s'appelait Cacaracha, qui comprenait entre autres Martin Donovon et Edie Falco, il m'a vue au théâtre dans deux spectacles différents. Hal côtoyait la communauté du théâtre et choisissait les acteurs qu'il voyait sur scène.

Vous aviez déjà cette coupe de cheveux caractéristique, ce petit carré court à frange, façon Louise Brooks ?

Ouais ! J'étais jeune, j'avais 19 ans, et j'étais à New York. J'ai croisé les élèves d'une école de coiffure anglaise dans la rue, et ils m'ont demandé-

bénéficié de soutien en France après. Les Américains ont commencé à suivre à partir de *Henry Fool* tandis qu'il tombait dans l'oubli en Europe. Tout le monde me demande où il en est, ce qu'il devient. Avant de faire son dernier film, il était un peu amer. En gros: « Tu me dis que les gens aiment mes films, c'est gentil mais voilà, aujourd'hui, moi je n'arrive pas à en faire. » Et puis via le crowdfunding (financement participatif) sur Internet, il a reçu de l'argent d'inconnus et m'a dit: « Waouh, j'ai vraiment compris qu'il y avait des fans! »

Il y a un public mais plus de distributeurs...

Justement parce que les producteurs et distributeurs pensent qu'il n'y en a pas.

Vous avez clairement orienté votre carrière vers le cinéma d'auteur. Quelle influence a-t-il eue sur votre carrière ?

Une très grande exigence qui, je trouve, manque cruellement, surtout avec l'arrivée de la vidéo. Ça m'a construit l'œil en quelque sorte. En jouant dans ses films, j'ai commencé à regarder ceux des autres d'une autre manière, cinématographiquement, à analyser la construction d'un plan et la façon dont l'acteur se sent à l'intérieur du cadre. Comment ça nous aide ou ça nous dessert. Ça a façonné mes goûts. Je n'ai pas cherché à évoluer dans le cinéma d'auteur, c'était comme ça, parce que j'étais immigrante avec un fort accent. L'exigence d'un regard, la précision et l'investissement artistique de tous ceux qui travaillaient autour d'un projet, qu'on ne retrouve plus tellement maintenant. C'était aussi un contexte privilégié. Toute l'équipe de Hal jusqu'à *Amateur* presque s'est rencontrée à l'école. Le chef électro, le chef machino... C'était une vraie famille. À un moment donné, la famille va éclater parce que chacun va faire des choses de son côté. Michael Spiller par exemple est devenu réalisateur pour des séries TV. Cette démarche-là, un peu à l'ancienne, avec une troupe d'acteurs qui se recyclent comme chez Fassbinder ou Fellini, est très rare aujourd'hui. Malheureusement, je ne joue pas dans le dernier, *Ned Rifle*, puisque j'ai été tuée dans *Fay Grim* (rires). Mais tout le monde y fait une apparition. Le temps a fait son travail mais c'est un beau geste, comme un hommage. Il m'a dit qu'il voulait finir un cycle. Je ne sais pas comment il va rebondir, mais des idées, il en a! C'est un vrai auteur avec une vraie écriture. Mon souhait est qu'il puisse continuer à faire du cinéma. ■

Propos recueillis par Alexandrine Dhainaut, mai 2015

ALEXANDRINE DHAINAUT

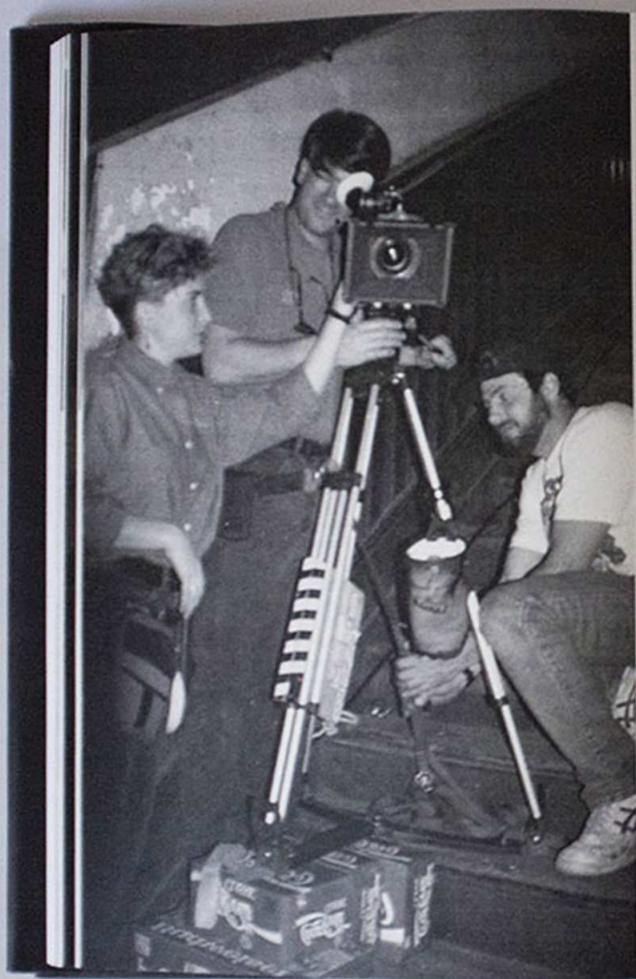
INTERVIEW MARTIN DONOVAN

Martin Donovan a tellement marqué les films de Hal Hartley qu'on ne peut le dissocier du réalisateur. Beau gosse tourmenté, proxénète, prêtre... Il a endossé tous les rôles avec une grâce et une justesse mémorables. Rencontre avec l'acteur fétiche.

Quand et comment avez-vous rencontré Hal Hartley ? À quel stade de votre carrière cela correspondait-il ?

Vers la fin de 1988. Hal m'avait vu dans une pièce jouée par une troupe de théâtre du centre de New York dont je faisais partie. Cette troupe s'appelait Cucaracha. Elle avait été créée par des écrivains et des acteurs sortis du Bard College, de Yale... Nous jouions dans un immense entrepôt situé dans le quartier de Tribeca qui nous était prêté gratuitement par le propriétaire parce qu'il aimait ce que nous faisons. J'avais déjà trente ans à cette époque, je n'avais travaillé que sporadiquement pour la télévision et n'avais joué que dans un film indépendant quelques années auparavant. Je travaillais comme installateur de rideaux et de tentures pour gagner ma vie. Mais je gardais espoir. Je me disais que quel que soit le temps que ça prenne pour parvenir à gagner ma vie en tant qu'acteur, je n'abandonnerais pas et que le métier d'acteur n'était pas un simple choix de carrière pour moi mais quelque chose qui donnait du sens à ma vie.

Julia McNeal faisait partie de la troupe et venait de finir le tournage de *The Unbelievable Truth*. Elle n'arrêtait pas de parler de l'expérience géniale que ça avait été pour elle de travailler avec Hal, que c'était très différent de tout ce qu'elle avait fait. Elle avait invité Hal et Adrienne Shelly à venir voir notre pièce. Par la suite, elle m'a dit que Hal pensait que je serais parfait pour son prochain film. J'ai répondu sardoniquement: « Génial, je vais attendre



ALEXANDRINE DHAINAUT

INCIPITS UPPERCUTS RÉFLEXIONS SUR QUELQUES SCÈNES D'OUVERTURE DE HAL HARTLEY

Il y a les scènes d'ouverture qui comptent parmi les plus mémorables du septième art, parce qu'elles vous font entrer en cinéma en un tour de main, le corps et l'esprit aspirés direct par la machine à rêves, à peine arrivés qu'on est déjà dedans/devant. Hal Hartley fait partie de ces pourvoyeurs de scènes d'ouverture qui happent dès les premières secondes. Et ses incipits sont à l'image de son style : abrupts, radicaux et incisifs.

Soigne ta droite

L'effet d'une droite en pleine figure. Voilà ce que produisent les premières images des films les plus emblématiques de Hal Hartley, durant la productive décennie 1990. D'abord parce que s'ouvre à nous un monde dont on ne nous dit rien ou si peu. Pas de plans de contextualisation, des décors neutres qui ne permettent pas d'identifier les lieux, et des cadrages serrés sur les visages ou des plans moyens qui « abstraissent » davantage l'espace laissé hors-champ. Bref, un cinéma peu didactique. Et pour cause, Hartley n'aime pas ce qui relève selon lui de la « grammaire pauvre » du cinéma et s'en explique : « Pourquoi j'évite les grands-angles ? C'est trop facile d'éviter de prendre des décisions ». Un parti pris d'auteur donc de ne pas jouer la facilité et, par ses choix radicaux, de déboussoler, de sonner le spectateur dès les premières images.

Le plus percutant de tous les incipits de Hal Hartley, qui met littéralement knock-out : celui de *Trust* (1991). Ouverture en plan serré sur le visage de

1. Hal Hartley, Carnet de notes personnel.